

Sans doute Antoinette avait beaucoup souffert par la faute et la volonté de M. de Lucenay ; mais elle avait aimé cet homme, par reconnaissance d'abord, puis par affection, et quand il était devenu injuste envers elle, par devoir et par commisération. D'ailleurs, elle portait son nom ; elle espérait toujours qu'il finirait par revenir de ses erreurs ; enfin, c'était le seul appui qui lui restât au monde, car Mme de Montpezat et Mme de Lucenay étaient mortes depuis long-temps. Reprenant cependant un peu courage, et s'adressant au messager :

— Et vous, Monsieur, vous l'avez vu mourir.

— Oui, Madame, blessé mortellement ; il m'a, à sa dernière heure, remis cette lettre en me recommandant de vous la faire tenir, en quelque lieu que vous fussiez.

André donna sa lettre à Antoinette, qui l'ouvrit en tremblant et la lut les larmes aux yeux.

Dans cette lettre, écrite au moment du combat et nécessairement très courte, le marquis, prévoyant bien l'impossibilité d'échapper à la mort soit dans la lutte, soit après, demandait à sa femme pardon pour tout le mal qu'il lui avait fait, et lui recommandait de fuir rechercher André Lambert et de l'indemniser, à tout prix, de sa longue captivité.

— Vous connaissez le contenu de cette lettre ? dit la marquise à André.

— Non, Madame, je n'étais pas auprès du marquis lorsqu'il l'a écrite. Je ne l'ai vu que mourant.

— Vous étiez donc prisonnier avec lui ?

— Non, Madame ; car j'étais dans les rangs des adversaires du marquis.

Antoinette regarda André avec épouvante ; elle pensa que peut-être cet homme était celui qui avait frappé son mari. André devina cette pensée, il y répondit :

— Je commandais les troupes contre lesquelles M. de Lucenay a combattu, et c'est à ce titre qu'il m'a fait appeler auprès de lui et m'a remis cette lettre. Pour vous la porter moi-même, j'ai quitté la France, et je suis venu ici sous un costume et un titre empruntés.

— Lisez donc cette lettre, Monsieur, car des recommandations qu'elle contient il en est une que je ne pourrai exécuter, et vous pourrez rendre service à celui qu'elle concerne.

André lut rapidement.

— Madame, dit-il, en rendant la lettre à la malade, tous les vœux de M. de Lucenay sont maintenant remplis ; sa lettre vous est parvenue ; vous lui avez pardonné comme il le demandait, et André Lambert ne réclamera aucune indemnité.

— Serait-il mort aussi ? demanda la marquise avec effroi.

A ce moment encore, un cruel sentiment d'égoïsme se réveilla dans le cœur d'André. Cette question, l'accent qu'y avait mis Mme de Lucenay lui prouvaient qu'il n'était pas oublié ; qu'on se souvenait de lui avec intérêt, et, oubliant, lui, qu'il était une mourante qui parlait, il eut un mouvement de joie ; il en fut honteux, et s'empressa de répondre :

— André Lambert, Madame, était auprès du marquis expirant, comme vous, André a pardonné, et comme le marquis André à son tour sollicite ici votre pardon.

Cette nouvelle émotion acheva d'épuiser le peu de forces de madame de Lucenay ; elle s'évanouit. André appela la vieille et tous deux réunissant leurs soins, parvinrent à ranimer la malade. Quand elle eut repris connaissance, elle voulut qu'André lui fit le ré-

cit de tout ce qu'il avait souffert jusqu'à ce jour ; il obéit, ne cachant que son amour ; mais Antoinette le devina par les efforts même qu'il fit pour le dissimuler.

— Vous avez souffert et vous avez été généreux pour vos ennemis, lui dit-elle ; je ne puis que vous en remercier pour M. de Lucenay et pour moi. Le ciel a été juste de vous récompenser, car vous voyez que, moi, je ne le pourrai pas.

Leur entretien se prolongea encore ; André voulut le rompre plusieurs fois pour ne pas trop fatiguer la malade.

— Restez, lui disait-elle, j'ai si peu de temps encore à pouvoir donner au seul ami qui me reste.

Ils se quittèrent enfin ; mais André revint le lendemain et les jours suivants. Sa présence semblait ranimer Antoinette en dépit des médecins qui avaient déclaré la marquise atteinte d'une maladie incurable et mortelle. Vanité de la science humaine. C'était le chagrin qui dévorait cette femme encore jeune, et maintenant qu'un rayon de bonheur était descendu dans son âme, elle reprenait à la vie, et la mort abandonnait sa proie. Lorsque M. de Lucenay avait annoncé à sa femme le départ forcé d'André pour les colonies, Antoinette n'avait pas été dupe de ce mensonge ; s'étant renseignée en secret, elle avait acquis la certitude qu'il n'était point parti, mais, comme elle n'avait pu apprendre ce qu'il était devenu, elle avait soupçonné la vérité. La conduite de M. de Lucenay l'avait révoltée et ce sentiment, joint aux torts que le marquis se donnait chaque jour, avait éveillé dans le cœur d'Antoinette un intérêt que le temps avait constamment augmenté. Puis, lorsque abandonnée de tous, n'ayant plus d'autre espoir que de voir s'achever au plus tôt une vie de souffrance et d'isolement, André reparaisait, plus dévoué que jamais, l'aimant assez pour ne pas le lui dire, meilleur et plus digne d'être aimé qu'il ne l'avait jamais été. Aussi Antoinette l'aima-t-elle et pour le bonheur qu'il lui apportait et pour ce, qu'à cause d'elle, il avait souffert.

Lorsque Antoinette fut en état de supporter la fatigue d'un voyage, André lui fit quitter Coblenz et voulut qu'elle rentrât en France. Ils y rentrèrent par les provinces belges, que les armées françaises venaient de conquérir. Antoinette trouva un asile à Paris dans la famille d'Antoine. André repartit pour l'armée. Quelques mois après, il revint général de brigade et épousa alors madame de Lucenay.

Lorsque, sous le consulat, la France put, sans danger, pardonner à ceux de ses fils qui l'avaient abandonnée et que le gouvernement restitua aux émigrés les biens non vendus, Antoinette rentra en possession du château de Montpezat, qui avait échappé à la destruction. André et elle y vécurent honorés et aimés de tous, car André n'essaya pas de faire oublier qu'il était fils de paysans et madame Lambert ne chercha pas à rappeler qu'elle était la fille des seigneurs de Montpezat.

FELIX LATRADE.

CRITIQUE.

Les Anglais dans l'Inde (1)

II.

L'histoire, — vous l'avez sans doute remarqué depuis long-temps, — n'est qu'un vaste champ d'hypothèses. A chaque grand évé-

(1) *L'Inde sous la domination anglaise*, par M. Barthelemy de Penhoen. — Paris, 1844, au comptoir des Imprimeurs-Unis.

nement, et surtout à ceux qui ont entraîné des conséquences énormes, vous pouvez faire halte, et vous demander ce qu'il eût fallu pour que cet événement, prévenu, changé, modifié, n'engendrât aucun effet, ou pour qu'il devint la cause de résultats tout opposés à ceux qu'il a produits.

Adressez-vous cette question à propos des affaires de l'Inde en 1752, lorsque, le 6 septembre, Robert Clive partit de Madras, chargé d'opérer la diversion dont il avait eu l'idée, à la tête de 200 Européens et de 300 cipayes. Que fallait-il pour écraser cette misérable bande ? que fallait-il pour affermir Chundah-Sahab sur le trône, et pour ruiner à jamais la puissance anglaise dans l'Inde ? A peine un de ces bataillons que dévorèrent par centaines les campagnes impériales. Trois cents hommes de bonnes troupes, commandées par un officier intelligent, auraient étouffé en germe cette conquête immense, à laquelle l'Angleterre ne songeait pas encore, et que Dupleix aurait rendue impossible, si la victoire lui eût donné le temps et l'influence dont il avait besoin pour réaliser sa merveilleuse conception.

La prise d'Arcot n'était rien. Clive, arrivant à l'improviste au pied de ses murailles presque abandonnées, y entra, sans coup-férir, par une nuit d'orage, à la lueur des éclairs et du tonnerre ; mais il fallait s'y maintenir. Or, la tâche était difficile : quelques murailles de boue desséchée, des fossés sans eau, 300 hommes décimés par le climat, des provisions insuffisantes, voilà toutes les ressources dont pouvait disposer ce capitaine improvisé, commis la veille encore, et à peine âgé de 25 ans ! Quelques jours après l'occupation d'Arcot, il fut assiégé par 7,000 cavaliers, 3,000 fantassins et 150 soldats d'Europe, pourvus d'artillerie par les soins de Dupleix. La tranchée fut ouverte ; les deux seules pièces de gros calibre qu'eussent les Anglais furent démontées, et en six jours les ramparts offraient une brèche de 50 pieds. La faim, d'ailleurs, plaçait la garnison dans une situation critique. Les rations diminuaient chaque jour ; elles auraient manqué sans l'incroyable dévouement des cipayes. Ils vinrent trouver Clive, qui avait su leur inspirer un véritable enthousiasme, et lui dirent ces simples paroles : — "Donnez tout le riz à vos Anglais ; l'eau où il aura bouilli pourra nous suffire."

Près de succomber, Clive demandait secours de tous côtés et à tout prix. Du fort Saint-David, avec lequel, nonobstant le blocus, il avait trouvé moyen de correspondre, il lui arriva un renfort de cent Européens et cent cipayes ; mais ils ne purent se glisser dans la place. Il y avait près d'Arcot un camp de 6,000 brigands maharattes, commandés par un chef nommé Morari-Row. Clive lui fit demander assistance. Les Maharattes vinrent, en effet, et tentèrent, mais en vain, de pénétrer dans le fort. L'assaut, cependant, se préparait.

Rajah Sahab, chef des assiégés, avait à dessein différé jusqu'au 24 novembre, jour de fête pour les musulmans. Ce jour-là, ils boivent sans mesure le jus enivrant du *bang*, qui les étourdit et les rend furieux. D'ailleurs, tout fidèle croyant est persuadé que le paradis de Mahomet s'ouvrira sans retard au guerrier qui succombe, les armes à la main, durant la sainte journée anniversaire de la mort d'Hassan. En tête de ces ivrognes fanatisés, marchait en bon ordre une ligne d'éléphants, le front et le poitrail cuirassés de fer. Ainsi se présentèrent-ils, au point du jour, devant les deux brèches ouvertes par le canon français.

Clive s'était couché à minuit, brisé de fatigue. Au premier bruit, il fut sur les remparts. Les assiégés accouraient en foule, sans aucun ordre, mais avec une intrépidité inouïe.